

## INTRODUCTION

Le site ardéchois d'Orgnac 3 est un ancien aven, piège à sédiments sur un plateau karstique, qui s'est transformé au cours du temps en cavité puis en doline. La découverte de stalagmites et de gros blocs effondrés dans le remplissage permet en effet de penser à l'existence, à un moment donné, d'un abri couvert dont le plafond s'est peu à peu effondré. Les dépôts archéologiques indiquent que les hommes auraient vécu sous un porche parmi des éboulis, provenant de l'ouverture de l'aven. Puis après l'effondrement complet du plafond, les derniers occupants se sont installés à l'air libre dans une dépression (cuvette d'une doline), bordée par de petits escarpements de lapiaz. En dehors du niveau supérieur 1, qui est une occupation de plein air limitée par des talus calcaires, le gisement apporte donc des informations sur une fréquentation humaine en grotte, dans un milieu clos où les matériaux intentionnellement apportés par l'homme sont aisément identifiables. Les hommes sont revenus d'une manière répétée dans ce lieu alors que son aspect se modifiait, sans doute en partie par la présence d'un abri à proximité de nombreux gîtes à silex.

Découvert dans les années 50, fouillé de 1959 à 1972 par J. Combier, Orgnac 3 est un des sites français de référence pour cette partie de la vallée du Rhône mais également pour la connaissance des groupes humains du Pléistocène moyen. Les diverses datations radiométriques récentes lui donnent en effet un âge compris entre 350 et 280 000 BP (stade isotopique 9). Orgnac 3 serait donc le gisement le plus ancien de cette région.

L'industrie lithique a fait l'objet d'une étude préliminaire en 1967 à partir du matériel issu d'un sondage de 5 m<sup>2</sup> réalisé par J. Combier. Les fouilles ont ensuite permis de récolter au total plus de 50 000 artefacts. La présente étude concerne l'ensemble du matériel lithique récolté lors de ces fouilles.

Le site est relativement isolé sur un plateau, au sud des gorges de l'Ardèche, dans la partie la plus méridionale du département, sous des influences totalement méditerranéennes. Les gorges de l'Ardèche ont livré une grande densité de grottes mais la plupart appartiennent au Paléolithique moyen récent et sont datées des stades isotopiques 4 et 3. La situation géographique d'Orgnac 3 le positionne plus près de la vallée du Rhône, axe de circulation majeur nord-sud, que du Massif Central, dont les contreforts sont situés plus à l'est. Le plateau d'Orgnac l'aven borde la vallée du Rhône et les altitudes ne dépassent pas les 200 m. Il paraît donc aisé de parcourir cette zone, aux abords de cours d'eau, affluents du Rhône.

Dix niveaux archéologiques ont été distingués à la fouille en fonction de la densité du matériel, sur une séquence de plusieurs mètres de sédiments (Combier, 1967). Ils sont séparés entre eux par des zones stériles. Dans l'attente d'une étude spatiale et verticale détaillée de la répartition des pièces et donc d'une révision des données stratigraphiques, ces dix niveaux ont servi de trame à l'étude du matériel lithique, même si ils sont parfois un peu épais (20 à 50 cm d'épaisseur en moyenne). Les assemblages archéologiques de chaque niveau regroupent vraisemblablement des artefacts abandonnés lors de plusieurs passages des hommes mais rien à l'heure actuelle ne permet de les distinguer. La fouille a bien révélé à la fois du matériel dispersé sur des surfaces étendues, indiquant sans doute un moment d'occupation privilégié mais aussi des dépôts où les objets sont disposés anarchiquement sur une grande épaisseur. La répartition verticale des objets dépend d'une multitude de facteurs dont la vitesse de sédimentation, la durée de l'occupation, son étendue en surface, les animaux intrusifs, le piétinement (Courtin et Villa, 1982). Il est en conséquence difficile de dire si des "sols d'habitat" ont été conservés (Bordes, 1975), reflétant à certains moments une

morphologiques d'un outil, oublie de prendre en compte toute une série de caractères, en particulier techniques. Elle privilégie l'orientation technique de l'outil (Bordes, 1975) et néglige l'ensemble des étapes de la production et ses rapports avec l'outil qui n'est en réalité qu'un moment de l'ensemble des activités, qui plus est lorsque les éclats sont utilisés bruts. La seconde, plus récente, conduit à la description et à la compréhension de l'existence de groupes de pièces et des liens qui les unissent, par une série de caractères descriptifs, quantitatifs et qualitatifs (Geneste, 1985). Elle a pour but d'essayer de mettre en évidence des tendances, des choix, des caractères répétitifs dans le façonnage, le débitage, la retouche, éventuellement de distinguer des objectifs définis par une série de critères pertinents et répétitifs. C'est le moyen de comprendre tous les événements qui se sont déroulés depuis la collecte de la matière première jusqu'à la production et la retouche éventuelle du support. Cette analyse permet de considérer chaque pièce comme porteur de traces d'une histoire à reconstituer. Pris entre des besoins fonctionnels et ce que lui offre l'environnement, ses choix technologiques ("traditions" ?), l'homme trouve le moyen d'y répondre par des comportements qui n'ont rien d'aléatoires. La manière de faire devient alors un caractère identifiable, beaucoup plus fiable que des fréquences d'outils et des indices techniques dépendant de multiples facteurs extérieurs (exportation, importation, activités...). La reconstitution du geste, de sa complexité et de sa variabilité, permet de décrire les comportements. Cette seconde méthode a guidé l'ensemble de l'étude.

La validité des hypothèses sur un assemblage lithique se heurte cependant souvent à la signification du matériel abandonné dans le gisement. En effet, toute une série d'impondérables entre en jeu pour fausser l'image d'une série lithique. Le matériel abandonné est ce qui reste d'une production qui a pu être en partie exportée. Des pièces peuvent avoir été apportées déjà débitées. L'abandon signifie aussi l'absence d'intérêt (fracture, vieillissement, inutilisation, non indispensable). Ce qui est abandonné est le plus commun et/ou l'inutilisable. La plus ou moins grande abondance des matières premières, leur qualité, peut être responsable de ce que l'on retrouve sur le site, d'adaptations techniques, de réaffutage, d'exploitation intensive des nucléus, sans pour autant influencer les choix des modes de débitage pratiqués. Les outils peuvent en outre être abandonnés à des stades différents de réaffutage, d'utilisation. Que signifie quelques pourcentages supplémentaires de racloirs dans un assemblage même si les fréquences des différentes catégories d'objets lithiques sont un moyen de déceler d'éventuelles activités spécifiques. La superposition ou le palimpseste de diverses occupations peu ou très spécialisées peut par ailleurs donner l'illusion de groupes culturels distincts venus occuper la cavité. La quasi absence de remontages amène par ailleurs à penser à la présence de séries tronquées par des facteurs naturels ou anthropiques ou à due à la fouille partielle de la doline. Le contexte karstique ne peut expliquer ce phénomène. Les remontages sont fréquents dans les cavités du sud-ouest de la France. Soit il s'agit d'une question de compétence face à des silex peu distinguables, soit d'un comportement humain préhistorique (élimination de pièces, vidanges, exportation ...).

Les habitudes techniques paraissent plus indépendantes des activités et des autres facteurs perturbateurs, même si celles-ci peuvent résulter d'une adaptation aux besoins du moment (méthodes de débitage différentes pour obtenir les mêmes types d'éclats). Pour obtenir des supports, destinés ou non à une utilisation particulière, certains caractères spécifiques, certains acquis techniques du groupe ont de grandes chances de se manifester au cours du déroulement de la chaîne opératoire. Ils se retrouvent observables dans une série même tronquée par les hommes et le temps. Ce sont eux qui doivent guider la recherche des comportements liés aux "traditions" et non ceux liés aux activités, aux conditions environnementales ou aux roches disponibles.

probablement l'usage passif de certains de ces outils, si il n'y a pas eu bien sûr de perturbations postérieures au dépôt.

Au vu de la position des outils et des foyers, l'installation humaine paraît donc occuper de préférence une zone située le long de la paroi principale de l'abri (Moncel, 1996). Dans les niveaux 6 et 7, des lignes de blocs disposés en arc de cercle de 50 à 60 cm de diamètre ont été signalés à la fouille et confirmeraient cette disposition privilégiée de l'occupation. Ils sont peut-être d'origine anthropique. De même, des successions de "trous" de 15 à 20 cm de diamètre a conduit à envisager une ligne de poteaux (Combiér, 1967). Les hommes se seraient installés la plupart du temps parmi les blocs effondrés, témoignant d'une occupation dans les éboulis d'un effondrement partiel de la cavité. Les petites cuvettes, ainsi disponibles, expliquent probablement les concentrations de matériel lithique et d'ossements (lieux de vie obligés ?) (Combiér, 1967; Moncel, 1996).

La discussion du pourquoi de la venue régulière des hommes dans cette cavité et la comparaison du matériel lithique abandonnés lors des phases successives de l'occupation ont conduit à décrire les comportements techniques et typologiques des groupes humains venus fréquenter la grotte au cours du temps, à réfléchir sur les raisons des choix techniques (activités ?) et à appréhender le rapport entre les occupants et leur environnement (exploitation des matières minérales). L'étude a donc été menée de manière à reconstituer toutes les phases des activités, depuis la sélection des matériaux dans l'environnement, le déroulement des chaînes opératoires employées, jusqu'à l'étape de retouche des produits du débitage.

Enfin, la question de l'attribution culturelle des assemblages lithiques permet de discuter sur la variabilité des industries du Pléistocène moyen en Europe et leur signification. Les sites de la seconde partie du Pléistocène moyen, bien datés, sont rares et cette période est une zone charnière pour la compréhension de ce que l'on nomme Paléolithique inférieur et Paléolithique moyen. En effet, les études récentes montrent qu'au cours des stades isotopiques 8 à 6 émergent des groupes humains dont le comportement technique et le rapport à la matière première invitent à les isoler et à reconnaître les premières "traditions" de tendance Paléolithique moyen en Europe. Dans certains assemblages, la rareté des bifaces et le caractère évolué des outillages sur éclat, outre l'activité dominante du débitage, incitent à placer au cours de cette période le "passage" très progressif de certains groupes humains vers des types de gestion des roches que l'on rencontre généralisés au cours des stades isotopiques 4 et 3 (Moustérien). Au cours de ces stades 8 à 6, coexisteraient déjà des "cultures" ou traditions techniques très variées selon leur stade de mutation vers le Paléolithique moyen (Acheuléen final, Epi-Acheuléen et autres), annonçant le buissonnement des "Moustériens" de la dernière période glaciaire. L'étude d'Orgnac 3 ne peut que contribuer au débat sur l'origine de ce complexe, sur la discussion des critères précis de différenciation des industries acheuléennes et moustériennes, sur les critères de compréhension des variabilités techniques et typologiques (activités, roches, "traditions techniques", outillage). La présence de bifaces dans la plupart des niveaux a longtemps fait rattacher la plus grande partie de la séquence d'Orgnac 3 à de l'Acheuléen. Ces bifaces sont pourtant très peu nombreux et la présente étude contribue à relativiser leur place techniquement et à attribuer les premières occupations du gisement déjà à du Paléolithique moyen. Celui-ci serait alors très ancien daté du stade isotopique 9. La comparaison des différents niveaux, témoins de flashes dans le temps, permet de mettre en évidence des comportements différentiels face à la matière première avec des chaînes opératoires de débitage des niveaux de la base de la séquence dont la place et le déroulement sont conduits sans rapport avec ceux du sommet de la séquence. Ils annoncent une gestion de l'environnement minéral qui est celle des groupes du Paléolithique moyen récent.

Deux approches sont envisageables pour aborder l'étude d'un matériel lithique. La première passe par l'élaboration et le classement d'une série de types d'objets selon des critères sélectionnés plus ou moins objectivement (liste-type de F.Bordes). Mais cette liste, diversifiant à l'extrême les variations

occupation spatialement étendue de la cavité (niveaux 3, 5a et 5b), et si, à d'autres moments, des fréquentations très localisées, éventuellement plus courtes, et répétées de la grotte ont été enregistrées. Les observations des fouilleurs prouvent cependant qu'à Orgnac 3, les couches correspondent, dans la plupart des cas à la juxtaposition de lentilles se chevauchant entre elles, dénotant sans doute de multiples installations humaines localisées différemment dans l'espace selon les moments. Malgré des tentatives répétées, très peu de remontages ont pu être effectués.

L'abondance du matériel débité, souvent très fragmenté, la faible fréquence des outils et le nombre des nucléus, font du niveau supérieur 1 probablement les restes d'ateliers de taille, à moins que l'emploi massif du mode de débitage Levallois ne soit responsable d'une sous représentation du nombre de pièces retouchées. Il est impossible de savoir si ce niveau correspond à une seule et unique occupation, en raison de la forte densité du matériel dispersé. Mais des zones de débitage sont envisageables (Moncel, sous presse). Des parcelles d'os brûlés en semis témoignent de l'existence de foyers lessivés au cours de la phase de colluvionnement et des gros blocs coniques de calcaire urgonien portent des traces de percussion.

Les autres niveaux ne présentent pas une densité de matériel aussi grande mais des nucléus y ont été récoltés associés à des éclats. Les bifaces et les outils sur galet sont également présents avec leurs déchets de façonnage. Lors de la majeure partie de l'occupation de la cavité, des activités diversifiées, débitage et façonnage, se sont probablement déroulées sur place. Les produits retouchés sont de moins en moins fréquents dans les assemblages au cours du temps indiquant peut-être une plus grande adaptation des produits débités, utilisés alors plus souvent bruts, ou des activités de type différent. La proportion des outils semble toutefois être en relation avec la densité du matériel. Là où les fréquences de produits retouchés sont les plus élevées, les densités d'occupation sont les plus faibles. Si les assemblages collectés sont significatifs, les niveaux profonds 4a, 7 et 8, là où les fréquences d'outils sont les plus élevées, sont peut-être plus des témoins de haltes brèves, pouvant revêtir un caractère plus spécialisé, des occupations avec des activités réduite de débitage ou des groupes humains développant un comportement technique nécessitant une forte retouche des produits de débitage. Quoi qu'il en soit, les données actuelles sur la faune ne montrent pas de différences significatives impliquant une modification apparente des activités des niveaux 7 à 2 (Aouraghe, 1992; Moncel, 1996). Cependant l'étude taphonomique en cours apportera peut-être des indications nouvelles. Il est vrai que les chevaux sont dominants dans les niveaux supérieurs de la séquence, liés en cela au contexte climatique plus steppique. Dans la partie moyenne du remplissage, les cervidés sont au contraire les espèces les plus fréquentes. Le nombre d'individus décomptés dans la faune tendrait à prouver en général des haltes de courte durée ou un traitement de quelques carcasses (Aouraghe, 1992).

Il ne semble pas y avoir de preuves indiscutables d'habitats structurés dans les niveaux sous abri (Combiér, 1967). Des traces d'anciens foyers sont situées près de la paroi pour les niveaux 3 et 2. Elles n'ont pas la même situation topographique pour les autres niveaux, indiquant peut-être un déplacement de la place des installations au cours du temps. De taille réduite, certains foyers sont néanmoins construits, creusés en cuvette et entourés d'une mince couche d'argile rougie. D'autres sont ceinturés d'une construction de blocailles, sans doute intentionnelle. Ces foyers sont souvent associés à des concentrations d'outils sur galet à proximité de restes de gros mammifères. Les outils sur galet sont beaucoup plus nombreux près de la paroi du fond de la cavité (Moncel, 1996). Le regroupement des outils de grande taille (bifaces et galets aménagés) paraît indiscutable. Des concentrations d'outils sur éclat sont parfois visibles mais moins systématiques (niveau 4b pour des encoches ou niveau 3 pour des éclats Levallois). Aux côtés de restes crâniens fracturés et décarnisés, quelques bifaces ont été dégagés, disposés sur la tranche, de même que des outils sur galet avec le tranchant en position verticale (niveaux 3 et 5a). L'existence de bifaces sur chant ayant déjà été signalée dans des sites africains (Isaac, 1969), Orgnac 3 confirmerait cette observation et